

B 2965



CONSEIL GENERAL DE L'ORNE

LES
DEVASTATIONS
ALLEMANDES
dans le Nord de la France

RAPPORT

DE LA

Délégation du Conseil Général

ENVOYÉE EN MISSION

dans les pays reconquis de la Picardie
au mois d'Octobre 1917

V. GUILLOCHIM

Conseiller Général ❀ *Maire d'Argentan*

RAPPORTEUR

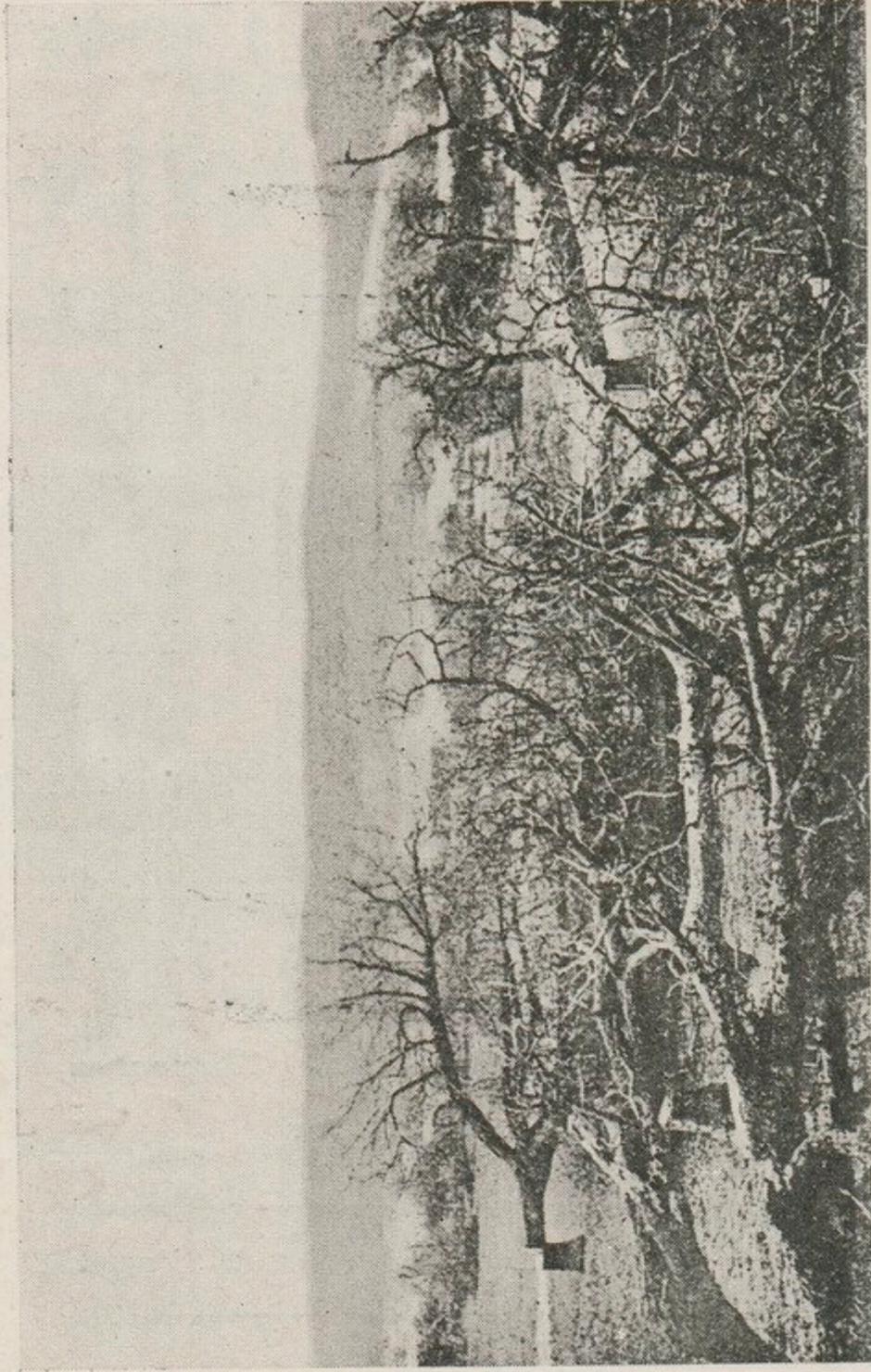
PRIX : 2 Francs

VENDU AU PROFIT DE

l'Œuvre départementale des Mutilés de la Guerre

12 Illustrations d'après les Clichés

❀ *du Service Photographique de l'Armée Française* ❀



I. ARBRES SCIÉS.





LES
DÉVASTATIONS ○ ○ ○
○ ○ ○ **ALLEMANDES**

MESSIEURS,

Lors de sa précédente session, le Conseil général, répondant au désir manifesté par le Gouvernement, nommait une délégation de six membres, chargée de prendre part à la mission envoyée dans les pays reconquis du nord de la France.

Le jeudi 11 octobre, à 9 heures du matin, cette délégation, composée de MM. Abadie, le docteur Hommey, Touret-Maloiseau, Valpinçon, le comte de Vaucelles et Guillochim, prenait à la gare du Nord un train spécial emportant vers Amiens, outre les membres de la mission, de nombreux officiers anglais et hindous rejoignant le front.

Sur le quai d'arrivée, nous attendaient MM. Jean Party, délégué du Ministre de l'Intérieur au contrôle des régions libérées, secrétaire général de l'Aisne, et Georges Quellien, sous-préfet de Montmédy, en mission à Nesles, venus se mettre, avec le plus aimable empressement, à notre disposition. En sortant de la gare, nous apercevons un avion français qui survole Amiens. La veille, paraît-il, au cours d'un raid allemand, des bombes sont tombées dans la banlieue, faisant comme toujours, d'innocentes victimes : une femme et plusieurs enfants !

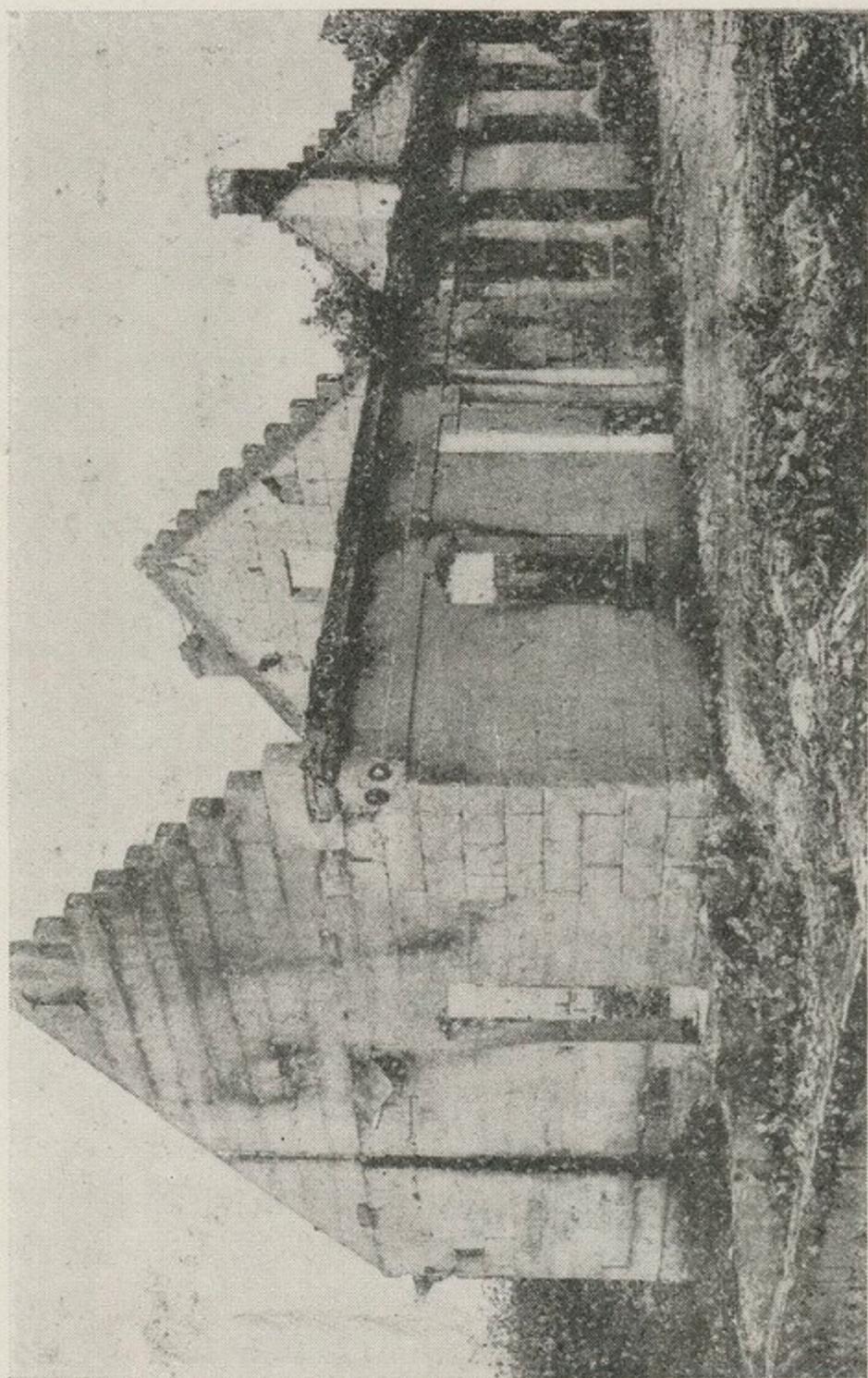
Chacun de nous se dirige vers le logement qui lui est affecté, puis, dans l'après-midi, part en quête des quelques accessoires et provisions dont il faut se munir pour le voyage

du lendemain, car nous sommes informés que les régions à parcourir n'offrent aucunes ressources.

Jusqu'au soir, les rues d'Amiens présentent une grande animation : soldats français de toutes armes, Anglais en uniforme kaki, cavaliers hindous à turban vert capricieusement drapé, Américains coiffés du feutre marron, Ecossais arborant la jupe plissée, circulent dans tous les sens. Le service d'ordre est assuré par une prévôté internationale ; aux carrefours principaux trois gendarmes, un français, un américain, un anglais, exercent la plus active surveillance, et font observer, dès la nuit tombée, la réglementation imposée aux villes en état de siège. Partout alors c'est le silence, partout règne l'obscurité. Nul rayon lumineux ne filtre des maisons hermétiquement closes, en prévision d'un bombardement aérien toujours possible. Amiens a peu souffert, en 1914, de l'occupation allemande qui ne dura que quinze jours, du 31 août au 14 septembre ; les immeubles sont demeurés intacts, mais, dans la crainte que l'ennemi n'assouvisse sa rage destructive sur la magnifique cathédrale dont s'enorgueillit la Picardie, on a dressé autour du monument, pour protéger ses bas-reliefs et ses statues, un rempart de sacs goudronnés remplis de terre.

A 6 h. 45, le vendredi matin, les délégations se trouvaient réunies dans la cour de la gare où les attendaient dix automobiles, envoyés par le grand quartier général et pilotés par des chauffeurs militaires. La voiture n° 153549 nous est réservée, elle peut recevoir vingt-trois personnes ; nous sommes dix occupants seulement, outre le watman et son aide. A 7 heures précises, un coup de sifflet retentit, auquel succède le ronflement des moteurs. Sur l'ordre des officiers du convoi, les autos s'ébranlent et sous une pluie battante, dans un jour lugubrement assombri, nous sortons d'Amiens par la route de Cambrai.

On parle peu. Chacun évoque le souvenir des heures angoissantes de l'invasion, se retrace la chevauchée des hordes teutoniques chassant devant elles, à travers ces mêmes plaines, la troupe affolée des vieillards, des femmes et des enfants, dont les yeux reflètent l'horreur éprouvée au spectacle ter-



2. MAISONS INCENDIÉES.



rifiant du foyer détruit, des cruautés commises, des atrocités sans nom.

La rencontre d'une escouade de prisonniers allemands apporte une diversion à nos pensées. A chaque kilomètre se présentera une équipe travaillant à l'entretien de la route, ou bien encore s'occupant à l'exploitation forestière. En voici une qui charge des arbres sur des camions automobiles.

Nous arrivons à Querrieu, commune pillée et incendiée par l'ennemi. Non loin de là, un jeune amiénois fut tué. Il voyageait à bicyclette. Surpris par un groupe d'Allemands, qui voulurent lui confisquer sa machine, il essaya de fuir. Des coups de feu l'abattirent sur le sol.

Le même jour, un cultivateur de Querrieu, le sieur Grignon, âgé de 76 ans, tenta de regagner sa ferme pour sauver son bétail. On le retrouva sans vie, le ventre ouvert par une large blessure, faite avec un instrument tranchant.

Notre convoi traverse Pont-Noyelle, où se voit un monument commémoratif en granit rose, élevé en mémoire des héros qui tombèrent ici lors des premiers combats.

Dans ce village les Allemands commirent de nombreux vols. Au cours d'une scène de pillage, un officier foula sous les pieds de son cheval un vieillard paralytique, le sieur Adnet.

Maintenant nous roulons tant bien que mal sur une chaussée en cours de rechargement et que borde un bois. Quelques arbres présentent des éclatements bizarres dont on devine bien vite la cause, ce sont les premières traces d'obus. Un peu plus loin, nous côtoyons un assez grand trou dont une barrière empêche l'accès ; il renferme un projectile de gros calibre non explosé.

Subitement, notre attention se porte sur une longue ligne blanche, encore imprécise, dont les replis semblent escalader là-bas, sur la gauche, le flanc d'un coteau. Puis, en voici d'autres qui courent dans la plaine. Nous sommes devant un réseau de tranchées creusées dans la craie et qu'occupaient naguère les troupes britanniques.

Nous passons en vitesse devant la Houssoye et Franviller, Heilly apparaît à droite au fond d'une vallée ; en face

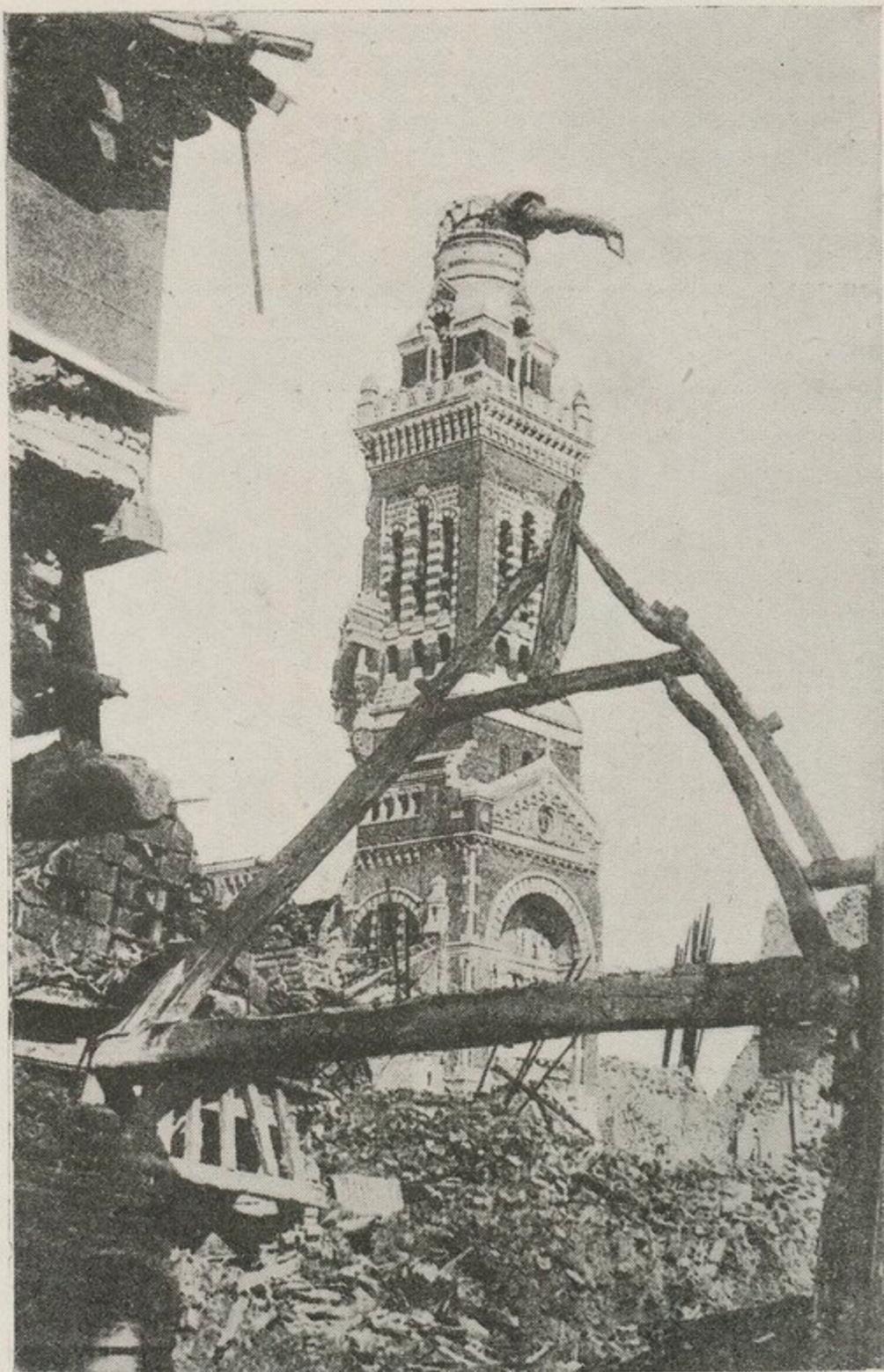
sur la gauche, sont des coteaux sillonnés de tranchées défendues par un enchevêtrement de fils de fer barbelés, disposés parallèlement au sol en forme de losanges tellement serrés qu'un imprudent corbeau, qui s'est aventuré dans ce piège, s'épuise en vains efforts pour sortir de là.

Successivement, on laisse en arrière Ribécourt, Bresle et son camp d'aviation, Laviéville et son parc pour chevaux, agencé avec ce soin particulier que les Anglais apportent dans leurs installations hippiques.

Au lointain, vers Millecourt, encore des tranchées ou plutôt des boyaux de communication. Deux kilomètres seulement nous séparent d'Albert, première étape de notre pèlerinage au seuil de cette région martyre, de cette terre de deuil et de désolation, où chaque ruine qui se présente, informe et lamentable, appelle l'anathème sur le peuple germanique.

Nous sommes ici à trente-cinq kilomètres du front, dont on va maintenant se rapprocher obliquement en marchant dans la direction de Bapaume, au nord-est, pour ensuite descendre jusqu'à Chauny, vers le sud, par une route que jalonnent des localités dont le nom résonne comme une fanfare guerrière, rappelant la grandiose épopée que fut l'offensive de la Somme.

Passant devant un camp de prisonniers, nous accédons, par une route bordée d'arbres qu'a déchiquetés la mitraille, aux faubourgs d'Albert. Déjà, c'est le spectacle des toits crevés par le bombardement, des murs noircis par le feu. Albert, qui comptait avant l'invasion 7.348 habitants, n'est plus qu'un amas de décombres au déblayement desquels travaillent nos alliés. Nous voici dans la ville. A chaque carrefour, impassible au milieu du va-et-vient des autobus militaires qui surgissent de tous côtés, un factionnaire anglais nous indique du doigt la direction de la place principale où les délégations mettent pied à terre. Devant elles se dresse mutilée, mais d'autant plus majestueuse, la basilique de Notre-Dame-de-Brébières, dont la statue, inclinée à angle droit depuis le bombardement du 15 janvier 1915, est demeurée surplombant le vide, au faite du clocher, en dépit de l'artillerie allemande qui la prit nombre de fois comme



3. ALBERT. — LA BASILIQUE BOMBARDÉE.



objectif. Les obus commencèrent à tomber sur la ville le 29 septembre 1914, anéantissant la mairie et les maisons de la place d'Armes en même temps que la plupart des grandes usines.

Par les rues bordées d'énormes tas de pierres, nous gagnons la campagne, laissant à droite la route qui conduit à Curlu, Mametz et Hem, villages autour desquels eurent lieu de vifs engagements. Nos automobiles se rangent pour laisser le champ libre à des camions anglais qui reviennent d'effectuer des transports au front. C'est qu'ici nous sommes en plein secteur britannique et nous admirons avec quel soin méthodique nos alliés construisent de larges routes macadamisées et goudronnées sur lesquelles leurs convois roulent à toute vitesse.

Proche de nous un cimetière anglais, puis des tranchées, des abris recouverts de sacs à terre et, à perte de vue, une campagne ravagée par de récents combats. Mais quel est ce groupe étrange cheminant sous la pluie qui tombe fine et serrée ? Ah ! des Hindous. Un peu dépaysés sous ce ciel gris d'automne, recouverts de « cirés », ruisselants d'eau, ils se rendent à quelque corvée.

Nous entrons dans la zone où se déclancha l'offensive anglaise. Non loin du point où nous sommes, un peu plus au nord, à Beaumont-Hamel, nos alliés firent sauter une mine gigantesque dont la construction ne prit pas moins de sept mois. Lorsqu'elle éclata la moitié du village fut soulevée, l'air était rempli d'affûts de canon, de chevaux, de mitrailleuses, de caissons et d'Allemands.

La mission va d'ailleurs pouvoir juger des effets destructeurs de la cheddite, car le programme comporte la visite d'une mine près de la Boisselle où nous voici. A pied, nous nous rendons vers un bouleversement chaotique dont on ne peut, à distance, déterminer la cause ; ce n'est qu'après avoir gravi des pentes recouvertes d'objets de toutes sortes : casques, chargeurs, cartouchières, obus de 75, qu'il nous est permis d'apercevoir le cratère d'une mine d'où sont sortis, violemment projetés, les amoncellements de terre que nous venons de franchir. Cet entonnoir colossal ne mesure pas moins de cinquante mètres de diamètre, sur vingt de pro-

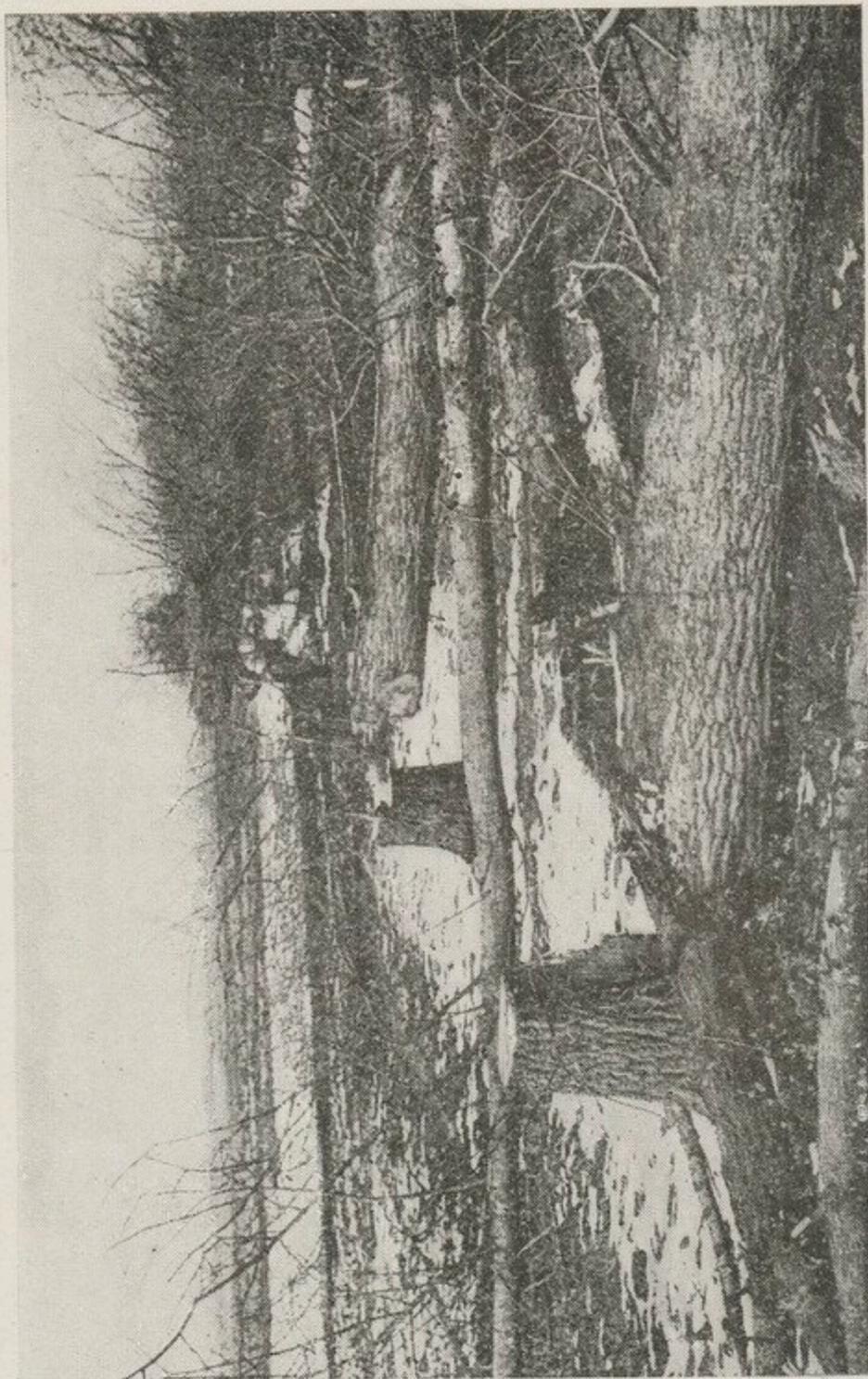
fondeur. Quand se produisit la formidable explosion les masses ennemies refluèrent en désordre, abandonnant les positions qu'elles occupaient depuis deux années.

Remontés en voiture, nous atteignons Contalmaison, puis Ovillers. La campagne se fait désertique. A l'horizon surgit quelque chose qui semble avoir été un bois, mais d'où n'émergent plus, très espacés, que d'informes poteaux noirs, tordus, calcinés, qui furent des arbres! Et plus près, qu'est-ce donc ? Nous l'avions prévue cette vision douloureuse, et pourtant combien est grande notre émotion en face de ces petites croix de bois que nous allons rencontrer disséminées partout, marquant chaque place où repose un héros.

Voici maintenant Pozières, à vingt-cinq kilomètres du front. De ce paisible village rien n'a subsisté, sauf un pan de mur haut à peine de trois mètres autour duquel gît un pêle-mêle de matelas éventrés, de fers tordus, de meubles brisés, de pauvres choses méconnaissables. Sur l'emplacement de la gare incendiée s'élève un vaste camp indochinois, dont les occupants nous regardent curieusement. Quelques Américains et aussi des Hindous circulent çà et là.

D'un même geste, tout le monde se découvre. Nous passons en ce moment devant un cimetière anglais. Ils sont nombreux ceux de nos alliés qui dorment ici leur dernier sommeil ! D'ailleurs, dans la campagne, les croix se multiplient uniformes et modestes ; celles de nos soldats décorées au centre de la cocarde tricolore du Souvenir Français. Très loin, à l'horizon, deux silhouettes errent anxieusement sous le ciel gris, se penchant sur les tombes, à la recherche d'un père, d'un fils ou d'un époux tendrement aimé, dont rien peut-être ne leur révélera la présence. Cette plaine de Picardie est une immense et glorieuse nécropole, un lieu sacré ; c'est la tête nue qu'on la devrait parcourir.

Un instant dissipée, la pluie recommence à tomber. Une brume épaisse enveloppe comme d'un voile mortuaire ces lieux sinistres, théâtre des grandes batailles de la Somme. Nous entrons sur un plateau dépourvu de végétation, où la mitraille n'a laissé ni une touffe d'herbe, ni le plus



4. ARBRES ABATTUS.



petit arbuste. Pas un oiseau ! où trouverait-il sa pâture, au milieu de cette dévastation ? Aucun vestige humain, pas même les ruines d'un village, pas un bruit, plus rien, Quel sol étrange ! La craie, remontée à la surface et mélangée à l'humus, parsème le terrain de taches brunes ou grisâtres ; il est criblé de ces trous profonds, de ces larges cratères qu'ouvrent les obus et qui lui donnent l'aspect fantastique d'on ne sait quel paysage lunaire.

Toujours des tombes ! En voici une en travers de laquelle est couché un fusil. Cent mètres plus loin, une pyramide de pierres sèches, surmontée de la croix, recouvre une sépulture isolée, celle d'un chef sans doute frappé là.

Un peu avant Thiepval, trois tanks anglais gisent abandonnés, mais, à titre de compensation, en arrivant au village voisin de Courcellette, il nous est donné de voir un train blindé allemand complètement détruit.

Avec cette dernière impression de la Somme, nous entrons dans le Pas-de-Calais, où nos regards sont de prime abord frappés par les mutilations indescriptibles que les rafales d'artillerie ont infligées aux arbres des alentours.

Nous ne parlerons que pour mémoire des deux premiers villages situés sur notre parcours, Martinpuich et le Sars, aujourd'hui disparus. Déjà se profile à l'horizon, blanche et parsemée de croix, la butte célèbre de Warlencourt, dont l'organisation stratégique retarda la marche des troupes anglaises. La route passe à cet endroit, sur un cratère d'obus en partie comblé ; à cent mètres de là, on nous signale un second train blindé que l'ennemi dut abandonner.

Des équipes anglaises procèdent à la construction d'une voie ferrée et d'une ligne télégraphique, d'autres goudronnent la route descendant vers Bapaume où nous serons dans quelques minutes, en passant par Ligny-Tilloy et Grévillers.

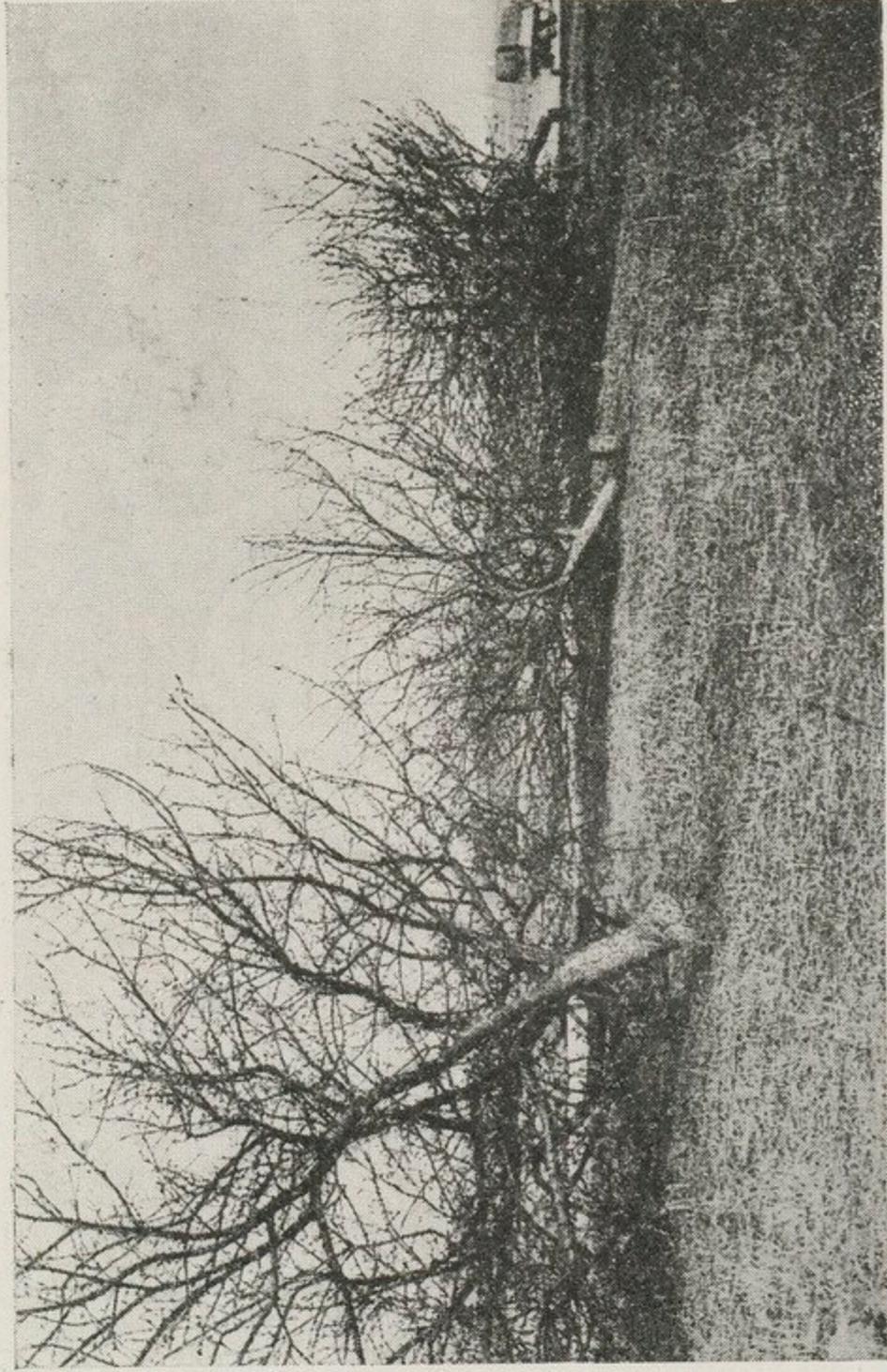
Construite par les Anglais, la route entièrement pavée qui conduit à la ville nous est signalée comme un travail particulièrement digne de retenir l'attention. La première rue de Bapaume que nous prenons à droite est encombrée de voitures d'ambulance automobiles, de fourragères, de véhicules de toutes sortes. Des Hindous passent lentement,

traînant un chariot d'arrosage. On nous conduit à l'hôtel de ville, ou pour mieux dire devant une excavation entourée de quatre murs crevassés et chancelants, près de laquelle se trouve le piédestal que surmontait la statue du général Faidherbe volée par les Allemands. Ceux-ci abandonnèrent Bapaume le 17 mars 1917, mais, dans leur rage impuissante, ils décidèrent un nouveau crime. Une mine à déclenchement retardé fut disposée dans le sous-sol de la mairie et quinze jours après l'évacuation, le 27 mars, à 11 heures du soir, le bâtiment sautait, ensevelissant MM. Raoul Briquet et Taillandier, députés du Pas-de-Calais, ainsi que plusieurs officiers qui les accompagnaient. Seuls, ces derniers sortirent vivants des décombres, ayant toutefois perdu la mémoire par suite de la terrible commotion qu'ils avaient éprouvée. D'autres immeubles, croit-on, sont également minés ; l'autorité militaire en interdit l'approche.

Nous nous préparons à quitter cette malheureuse cité, jadis prospère, dont les importantes usines sont aujourd'hui détruites. Un grondement qui ressemble assez au bruit lointain du tonnerre se fait entendre dans la direction du nord-est. Nos regards interrogent le capitaine du génie qui nous donnait tout à l'heure des explications techniques sur la destruction de l'hôtel de ville : « Parfaitement, c'est bien lui... », déclare-t-il en souriant.

« Lui », c'est le canon, dont le bruit pour la première fois frappe nos oreilles. Nous ne sommes plus, en effet, qu'à douze kilomètres du front.

Un convoi anglais sort de la ville, transportant vers Péronne des matériaux de construction. Nous le suivons. Sur notre gauche, toute une rangée de jolies villas est incendiée. Des brancardiers, retour des tranchées, rentrent à leur cantonnement. En bordure de la chaussée, voici des arbres sciés horizontalement à cinquante centimètres du sol, et plus loin, d'autres entamés d'un trait de scie qui s'arrête au tiers de leur épaisseur. Surpris par l'avance rapide des alliés, les destructeurs durent s'enfuir avant l'accomplissement de leur lâche besogne, mais pour se venger, à trois kilomètres de là, ils précipitèrent de son pylone un immense réservoir en ciment armé.



5. ARBRES FRUITIERS COUPÉS.



Après Beaulencourt, nous croisons un régiment britannique revenant des tranchées. Coiffé du casque rond, la tête droite, le regard fixe, canne en main, le chef de musique précède le groupe des joueurs de fifre et des timbaliers, qui élèvent et abaissent en cadence leurs longues baguettes noires fixées au poignet par une lanière et terminées en boule. Les compagnies défilent martialement, des voitures régimentaires et des cyclistes ferment la marche.

Bientôt nous rencontrons un second régiment, montant au front celui-là. Les officiers vont et viennent empressés, passant la revue des tommies alignés sur deux rangs.

A trois kilomètres, on nous montre le plus vaste cantonnement que nous ayons encore vu. Il ne renferme pas moins de quatre cents hangars de 2^m 50 de haut sur 5 mètres de long, recouverts de tôle ondulée formant dôme et habilement camouflée, en prévision d'une incursion aérienne.

Le Transloy marque le point terminus de notre itinéraire dans le Pas-de-Calais. De ce côté notre mission est terminée, nous devons à présent redescendre vers la Somme.

Hélas ! C'est sur un cimetière que se portent nos yeux en rentrant dans ce malheureux département. Nous sommes à Sailly-Sallisel dont le nom figura tant de fois dans les communiqués officiels et qui fut le théâtre de si glorieuses luttes.

Ici, comme dans les villages prochains de Raucourt, Combles et Bouchavesnes que nous allons bientôt parcourir et dont il convient d'associer les noms, le terrain se disputa pied à pied sous des avalanches incessantes de mitraille, sous un bombardement inouï. Et dans ces plaines horriblement bouleversées, sur ce sol fouillé et refouillé par les obus, partout émergent les sépultures, les tombes aux petites croix de bois, derniers berceaux d'une vaillante et admirable jeunesse.

Par une suprême et touchante attention, des mains amies les ont revêtues, ces tombes, d'ornements auprès desquels serait moins imposant le plus superbe mausolée. Ce sont les fusils de nos héros, quelques-uns couchés, d'autres plantés en terre par la baïonnette, certains surmontés d'un casque où se voit parfois la trace de la balle meurtrière. Des bou-

teilles contenant un nom sont également là, fichées dans le sol, assurant pour plus tard l'identification.

Et puis, au bord du chemin, voici des enclos de fils barbelés. Comme dans nos sépultures familiales, les tombes y sont groupées par deux, par trois, davantage encore. Cet enclos, le plus près de nous, en contient douze décorées de la cocarde du Souvenir Français. N'était-il pas naturel qu'on eût la pensée de réunir dans la mort ceux qu'associait pendant la vie une étroite fraternité d'armes.

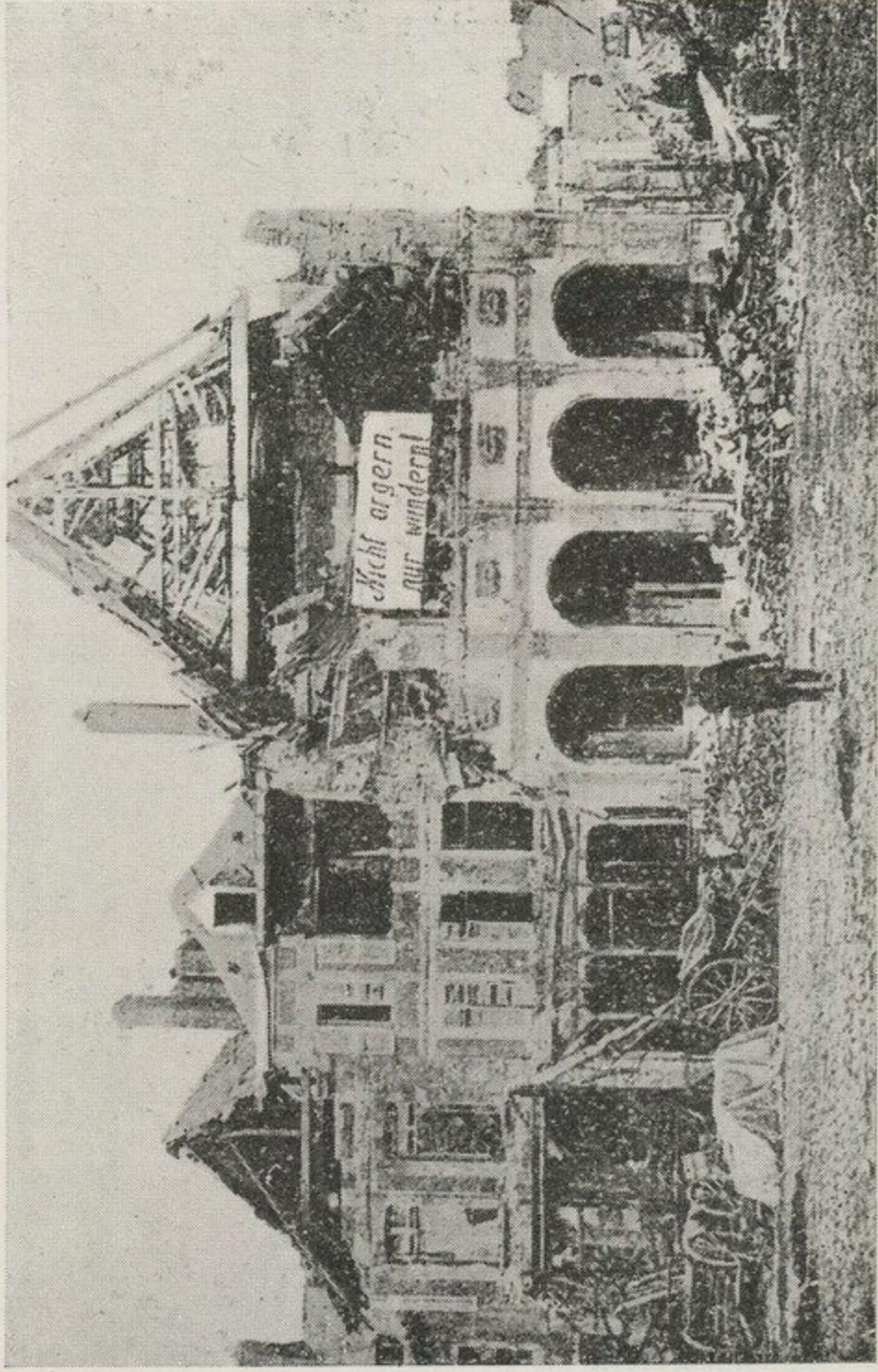
Mais il nous faut partir. Le cœur étreint par l'émotion, nous saluons une dernière fois ces champs d'éternel repos dont nous emportons un sentiment de gratitude profonde, de reconnaissance infinie, pour les héroïques victimes tombées ici martyres d'une sainte cause, pour nos chers soldats de France.

Entre Bouchavesnes et Allaisne, petit village qu'on aperçoit à demi-ruiné, au fond d'une vallée, sur les bords de la Tortille, nous retrouvons l'aspect désertique qu'ont tous les lieux de bataille de la Somme.

Toujours des arbres calcinés, qu'on croirait être de gigantesques morceaux de charbon de bois piqués dans le sol. Encore ces amoncellements, ces fouillis de futailles éventrées, de ferraille rouillée, toujours des trains bombardés, et les sacs à terre, et les tranchées à flanc de coteau. L'accès en est formellement interdit de ces tranchées où les Allemands se sont montrés une fois de plus ingénieux dans le mal. En se retirant, ils y ont semé des objets capables de tenter les nouveaux venus : une pipe, des cigares, un paquet de cartouches. Qu'on essaie de s'emparer de ce butin facile, au moindre contact une mine se déclanche et la barbarie tudesque fait une victime de plus.

Laissant à droite le Mont-Saint-Quentin, aux escarpements garnis de barbelés, on arrive en dix minutes aux portes de Péronne. La ville donne une impression navrante avec ses maisons rasées au niveau de la chaussée, ses places où l'herbe pousse depuis que la vie s'en est retirée, ses éboulements, ses lézardes, ses déchirures, ses fenêtres béantes dans la grisaille des façades.

Nos amis anglais circulent parmi les ruines, s'efforçant



6. PÉRONNE. — L'HOTEL DE VILLE DYNAMITÉ.



d'y mettre un peu d'ordre, mais que faire à tant de pillage, à tant de dévastation !

Nous sommes reçus par l'adjoint au maire de Péronne, resté seul ici avec 150 habitants. En quelques termes très simples et très dignes, il remercie les membres de la mission. Il nous dit toutes les heures douloureuses passées, et termine en affirmant son espoir en l'avenir, sa confiance dans la victoire.

Aussitôt après, nous commençons la visite de la ville qui a conservé sa vieille enceinte de fortifications. La sauvagerie allemande acquit ici toute son ampleur. Ce fut la destruction systématiquement organisée. On retrouva dans les maisons des matelas ouverts, des sommiers fendus, des armoires défoncées, des voitures d'enfant et des machines à coudre fracassées.

Par contre, un luxueux appartement-abri, à quinze mètres sous terre, était aménagé pour le général commandant la place, qui l'avait fait garnir de lampes électriques, d'un piano et de tentures de soie !

Un peu partout, on relève des traces de l'occupation ennemie. Sur plusieurs maisons se lisent des inscriptions, peintes en lettres noires sur fond blanc, dans le genre de celle-ci :

KELLER
FÜR 150
MANN

On pétrola beaucoup d'immeubles, mais le plus irréparable désastre fut le bombardement de la cathédrale sur laquelle les canons ennemis s'acharnèrent. La voici maintenant à ciel ouvert. Dans la nef, dans les transepts, c'est le fouillis inextricable, l'enchevêtrement des poutres et des chevrons. Les dalles sont recouvertes par les pierres tombées de la voûte, les débris des statues, des fines sculptures dont la poussière laisse à peine deviner les ors éteints. C'est un effroyable entassement de chaises et de stalles, de moellons et de plâtras, d'entre lesquels émergent des fragments de verrières aux couleurs diaphanes que d'habiles artistes

avaient minutieusement composées. Disparus à tout jamais les chefs-d'œuvre anciens qui décoraient l'édifice, les figures symboliques, les délicates peintures, toutes ces jolies et très vieilles choses que personne ne reproduira plus !

Les artères adjacentes à la cathédrale sont obstruées par des éboulis atteignant plusieurs mètres de hauteur. L'hôtel de ville et les maisons avoisinantes n'offrent aux regards que de tristes ruines. Non contents de les avoir ainsi accumulées, les Allemands ont voulu insulter à la douleur de leurs victimes et c'est dans le quartier le plus éprouvé, au premier étage de l'hôtel de ville ouvert de fond en comble par le bombardement, qu'on voit un large écriteau revêtu de l'inscription suivante :

NICHT ARGERN

NUR WUNDERN !

(Ne vous fâchez pas, mais admirez seulement).

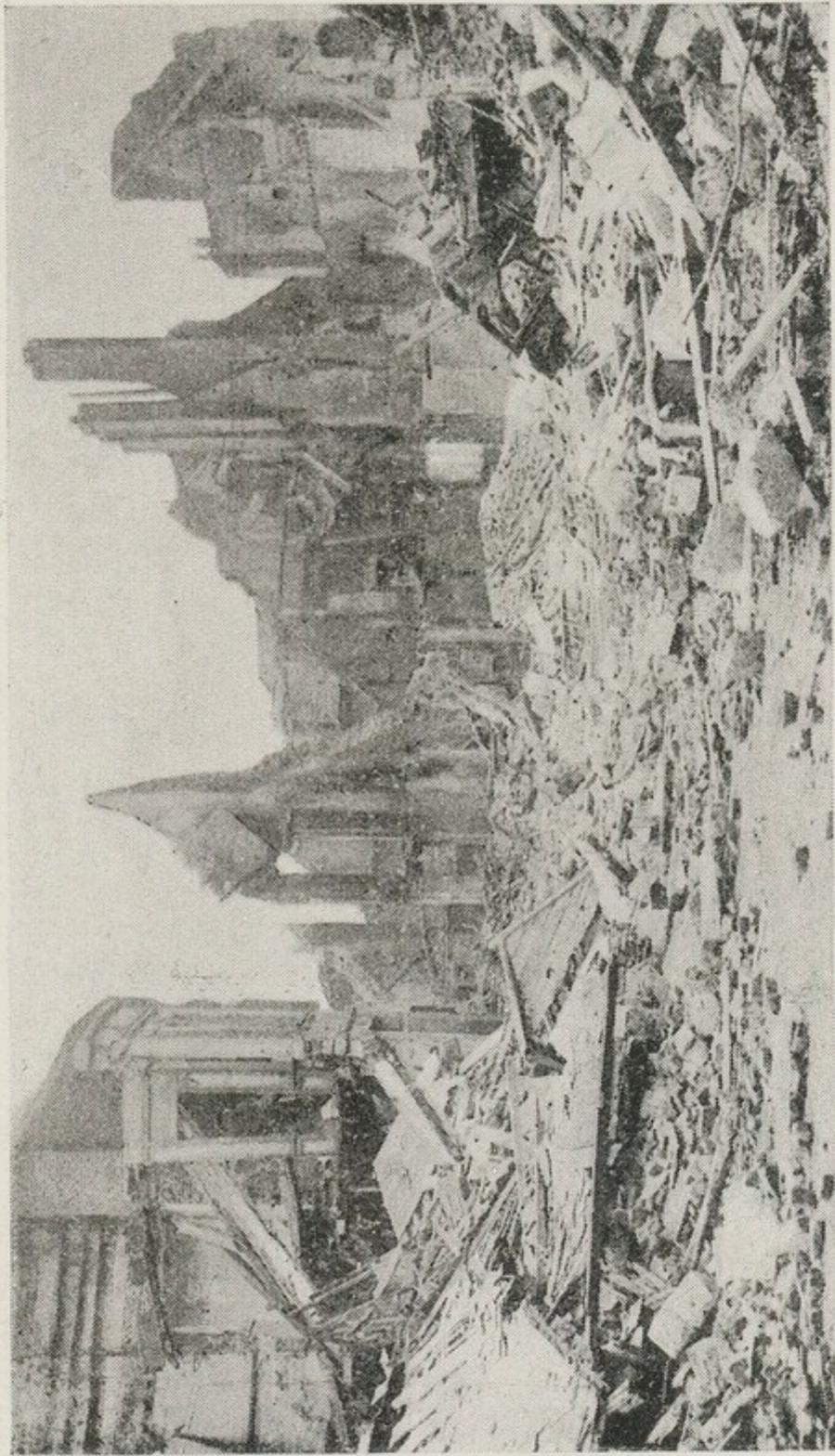
Cette exhortation, dont l'imbécillité le dispute au cynisme, reflète trop bien le lourd esprit d'outre-Rhin pour que nous n'en fassions pas l'épilogue de ce récit d'atrocités.

Pour sortir de Péronne, nous longeons le fossé des fortifications garnis de fils barbelés ; des obus de très gros calibre sont restés là, non explosés.

Vers 11 h. 30, nous atteignons Doingt, bourg de 1.146 habitants sur la Cologne. A gauche de la route, une douzaine d'Hindous prennent leur repas, assis en cercle au milieu d'un champ.

Quelques maisons incendiées marquent seules l'emplacement du Catelet et du Mesnil que voici déjà derrière nous. Dans la plaine, un Hindou, coiffé du casque de tranchée, s'efforce de maîtriser un cheval qui l'emporte au galop, cependant qu'une colonne de cavaliers se profile à l'horizon, revenant probablement d'un pacage voisin, à Deville, où paissent en liberté une centaine de chevaux.

Coupant la route d'Amiens à Saint-Quentin, distant de vingt kilomètres, nous sommes vite rendus à Athies en voie



7. PÉRONNE. — MAISONS SACCAGÉES.



de reconstitution. On élève hâtivement de petites maisons en planches d'environ quatre mètres sur trois, recouvertes de fibro-ciment et sans étage. Quelques rapatriés les occupent.

Aux abords d'Ennemain nous croisons un important détachement de cavalerie indienne. Le village n'est plus qu'un amas de ruines au déblaiement desquelles travaillent des Hindous qui nous saluent amicalement au passage. Ce sont les derniers que nous verrons, le secteur où nous allons entrer n'étant occupé que par des troupes françaises.

Nos soldats campent en effet tout près de là, dans les ruines du village de Falvy, sur les bords de la Somme, au centre d'une région parsemée de petits étangs qui doivent être poissonneux si l'on en juge par la vue du superbe brochet que deux braves poilus rapportent triomphalement au bout d'une ficelle.

A Pargny, nous retrouvons les petites maisonnettes en planches et fibro-ciment. Quelques rapatriés se montrent sur les portes de ces habitations, hélas ! bien primitives.

Mais voici un cimetière allemand de plusieurs centaines de tombes. C'est, en vérité, trop fort ! Là, en terre française, les Teutons ont eu l'impudence d'ériger, au milieu des sépultures, une statue à leur kaiser. Nos soldats ont fait bonne justice de cette audace en décapitant le monarque sanguinaire dont la tête gît sur le sol.

Un peu avant le Mesnil-Saint-Nicaise, où se voit un autre cimetière allemand non moins considérable que le premier, nous franchissons la Somme sur un pont de bois remplaçant celui de pierre que les Allemands ont fait sauter. C'est notre dernière étape avant la halte du déjeuner qui doit se faire à Nesles, où nous arrivons à midi et demie.

En comparaison de Bapaume et de Péronne, Nesles n'a que peu souffert, toutefois il ne s'agit que d'un mieux relatif et là, comme partout, la soldatesque s'est livrée à ses habituelles déprédations. Une distillerie, une fabrique de produits chimiques, une malterie furent incendiées.

Des officiers de l'état-major occupaient la maison du docteur B.... Pendant quelque temps leur attitude fut correcte. Un matin, entendant un bruit inusité, M^{me} B...

descend en toute hâte de sa chambre et trouve les ordonnances en train d'arracher les arbres du jardin. A ses questions sur le motif de cette dévastation, elle n'obtient aucune réponse. Rentrant dans la maison, elle se dirige vers le salon où sont les officiers, pour réclamer leur appui. Qu'on juge de sa stupeur en ouvrant la porte ! L'un, armé d'un marteau, brisait la pendule ; le second fendait la caisse du piano ; un troisième, à l'aide d'une fourche, crevait les tentures et les sièges. Aux protestations indignées de M^{me} B..., l'un des officiers répond froidement : « Mille pardons, Madame, excusez-nous, mais c'est l'ordre », et tous trois de reprendre leur infâme besogne.

Pendant ce temps, les ordonnances achevaient la destruction des quatre-vingt-dix poiriers et de plusieurs vignes qui garnissaient le jardin.

Beaucoup de maisons furent le théâtre de scènes semblables.

D'ailleurs, l'exemple venait de haut. En quittant Nesles, le général Hahn, commandant la 35^e division, vida de son mobilier l'appartement qu'il occupait depuis quatre mois.

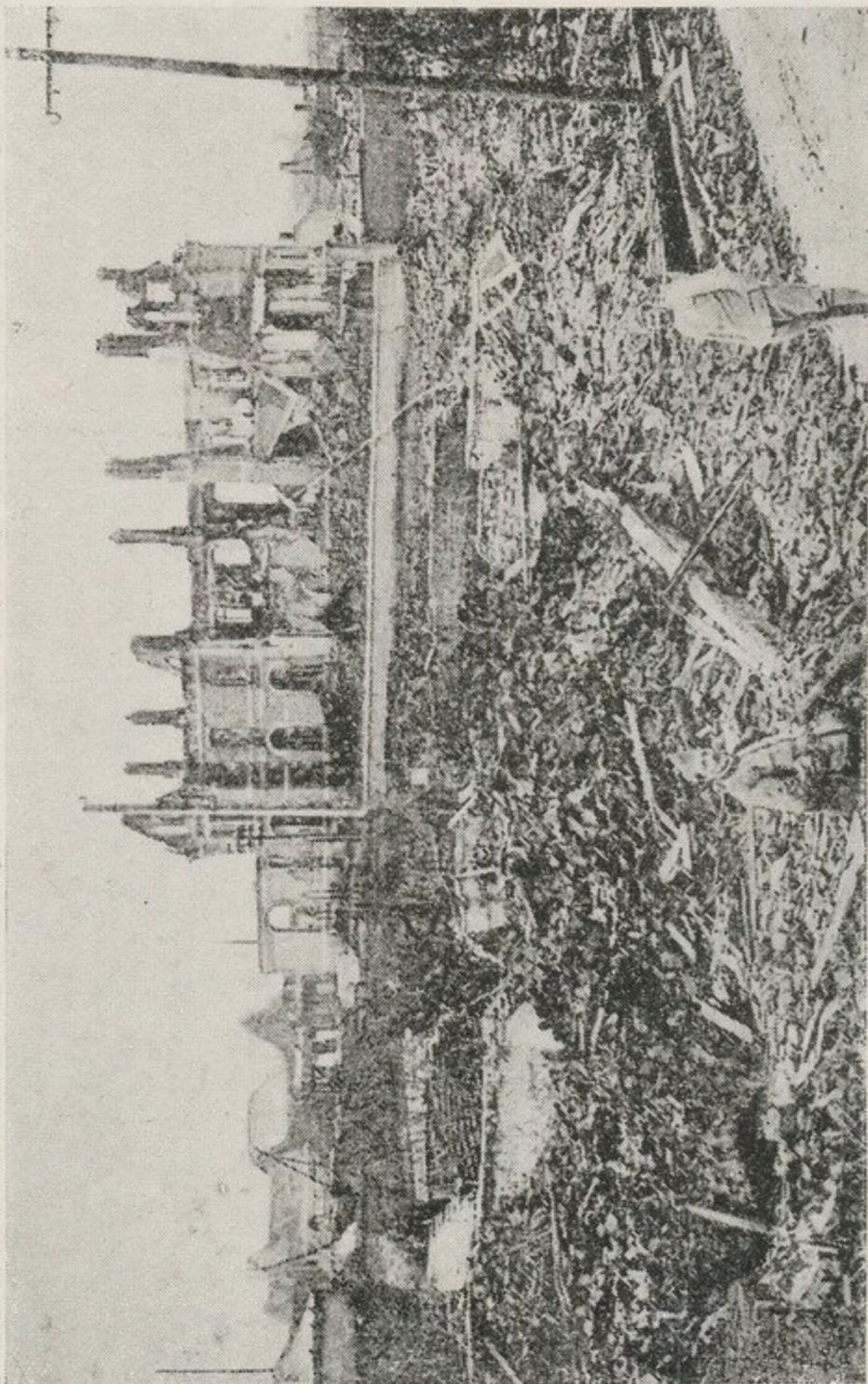
Mais le temps presse. Déjà les chauffeurs militaires sont à leur poste, au volant des autos alignés sur la place. Un coup de sifflet ! C'est le signal du départ.

Passant devant la gare totalement rasée, on sort de la ville pour bientôt s'arrêter au dépôt des matériaux destinés à la construction des abris provisoires. Une partie des chantiers est réservée au débitage des arbres entassés un peu partout, dans l'autre on nous montre des cubes en béton et ciment comprimé, employés pour les fondations.

Maintenant on perçoit nettement le son du canon dont les coups se font entendre à intervalles rapprochés.

Après une rapide visite à quelques maisons incendiées, nous prenons la direction de Ham en passant par Hombleux et Hepeville.

Ham, qui n'est qu'à seize kilomètres des lignes allemandes entourant Saint-Quentin, a particulièrement souffert de l'invasion. Des sucreries, une distillerie, des usines, une brasserie et plusieurs édifices publics furent détruits par l'explosion.



8. FLAVY-LE-MARTEL. — RUINES DU VILLAGE.



Nous ne reviendrons pas sur l'acharnement que les Allemands mirent à faire sauter le château historique, pour la destruction duquel ils employèrent, nous assure-t-on, 100.000 kilogrammes d'explosifs et dépensèrent plus de 300.000 marks.

A l'aide d'une série de mines, ils coupèrent aussi le canal de Saint-Quentin, qui passe au pied du château.

Ici encore l'ennemi commit plusieurs actes de brigandage. Sous la menace qui leur fut faite, les ouvriers agricoles durent scier de nombreux arbres.

Dans les deux plus belles maisons de la ville, les Allemands emportèrent tout ce qui présentait quelque valeur ; ils brisèrent le reste, sciant les chambranles des portes, détruisant les fenêtres à coups de marteau, arrachant et piétinant les lustres.

Le général von Fleck, commandant le corps d'armée stationné dans la ville, déménagea entièrement l'immeuble qu'il occupait et les officiers subalternes, marchant sur les traces de leur chef, emportèrent le meuble de leur chambre à coucher, même les chaises, et jusqu'aux draps.

L'adjoint au maire, indigné des destructions qu'il constatait, étant allé se plaindre à la kommandantur, le chef de celle-ci lui répondit :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous ne comprendrez donc jamais, vous autres Français, que nous ne luttons pas uniquement contre vos soldats, que c'est à la France que nous en voulons, que c'est la France que nous voulons détruire. »

Nous quittons Ham en même temps qu'un convoi de ravitaillement se rendant au front. A quelques kilomètres, nous trouvons une station et un parc à bétail, où se fait l'abatage des animaux destinés aux hommes des tranchées.

Les Allemands sont passés par là : voici, en bordure de la route, les troncs sciés, à peu près au ras du sol, d'arbres magnifiques qui mesuraient de 0^m45 à 0^m50 de diamètre. C'est le signe avant-coureur des mutilations inouïes que nous allons bientôt constater dans l'Aisne.

Sommette-Eaucourt est le premier village de ce département, compris dans notre itinéraire. A gauche du chemin, dans une ferme spacieuse et de belle apparence, une ambulance est installée. Il est étrange que l'ennemi l'ait épargnée, car voici, tout à côté, un château bombardé et complètement détruit.

De Flavy-le-Martel, gros bourg de 1.800 habitants, à onze kilomètres du front, où nous passons maintenant, il ne reste que des murs craquelés et noircis par le feu, des charpentes carbonisées.

Et voici que, tout à coup, surgit à nos yeux la preuve irréfragable des agissements criminels dont on nous a parlé.

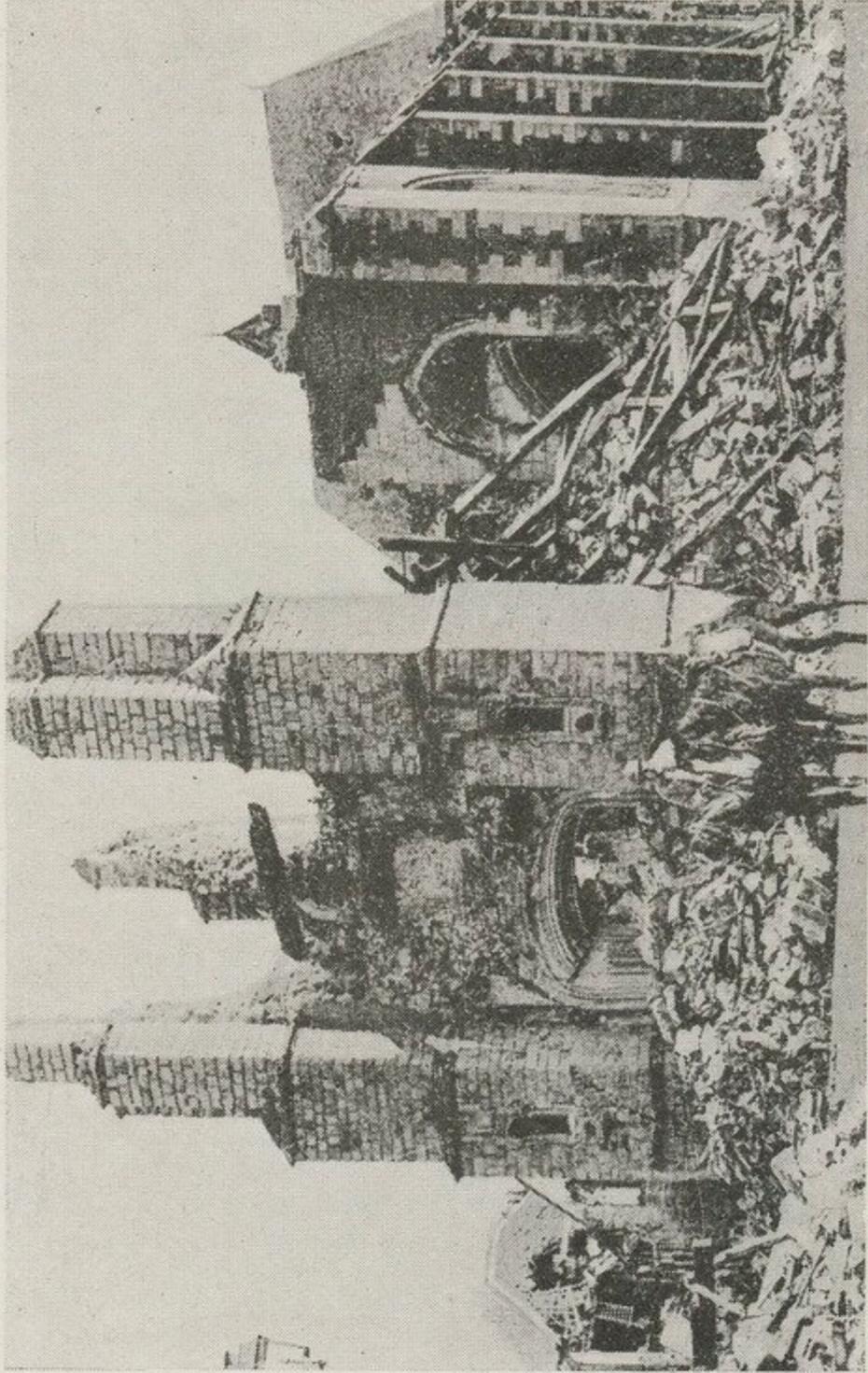
A droite, à gauche, aussi loin que la vue peut s'étendre, ce ne sont que pommiers et poiriers coupés à cinquante centimètres du sol, la tête gisant lamentablement à côté du tronc. Dans cette seule région, 40.000 arbres fruitiers ont été ainsi traités ; on en compte officiellement 132.000 dans la partie du secteur de la 3^e armée, que nous allons parcourir.

Comment l'imagination humaine ose-t-elle concevoir de semblables méfaits ? Comment, de nos jours, un peuple qui revendique sa place parmi les nations civilisées, peut-il en arriver à cette mentalité si ce n'est en vertu des tares ataviques que lui ont léguées les Vandales ses ancêtres.

A mesure que nous avançons nous en voyons partout de ces pauvres arbres mutilés ! En voici deux dont la tête couchée à terre se rattache encore au tronc, et ils n'ont pas voulu mourir, les malheureux, sans donner un dernier fruit. Ils portent des pommes venues à maturité.

Les plus petits vergers, les plus modestes jardins ont été saccagés, et des chaumières incendiées et de toutes ces campagnes monte un cri de vengeance contre la race prussienne.

Mais voici une tombe fraîchement remuée que nous saluons et sur laquelle flotte le drapeau américain. C'est, nous dit-on, celle d'un aviateur tué à cet endroit même, il y a cinq jours, en luttant contre un taube. Sous cet autre tertre funéraire, dont la vue nous attriste, repose un agent de



9. CHAUNY. — L'ÉGLISE SAINT-MARTIN DYNAMITÉE.



liaison. Sa bicyclette marque l'endroit où il a succombé dans l'accomplissement de son devoir.

De Jussy, bourg de 1.300 habitants, maintenant anéanti, situé au point d'intersection de la route de Saint-Quentin, à 7 kilomètres des lignes, nous descendons à Petit-Détroit.

C'est ici que le prince Eitel-Frédéric avait son observatoire, sur une éminence à laquelle on accède par un escalier de vingt marches, suivi d'un sentier qui monte en spirale jusqu'à la terrasse, où s'élève une sorte de chalet suisse, fait de troncs de bouleau superposés et revêtus de leur écorce.

Là, point d'inscription en langue allemande comme à Péronne, mais seulement, clouée à la façade, une blanche pancarte sur laquelle la main d'un poilu a tracé, en gros caractère et en bon français, ces simples mots :

OBSERVATOIRE DU VOLEUR

Le chalet est à toit débordant, ses deux portes ouvrent sur une galerie extérieure à colonnes, formant balcon. Il se compose de trois pièces dont l'une avec table, banc et fauteuil en bouleau, le tout fixé au sol. On y menait, faut-il croire, joyeuse vie, car deux ou trois cents bouteilles ayant contenu du champagne ont été trouvées dans la cave.

De ce poste de surveillance, le prince Eitel pouvait observer les moindres mouvements de ses troupes. Il était à même de s'assurer de l'exécution de ses ordres, et c'est sous son œil et certainement sur ses injonctions que les actes de banditisme exercés dans la région ont été consommés.

Nous regardons attristés la plaine immense et lugubre, que limite d'un côté le bois de Genlis au-delà duquel se trouve la Fère, mais qui s'étend vers le nord jusqu'à Saint-Quentin, dont la cathédrale s'estompe vaguement dans la brume du soir. Le bruit du canon monte sourdement jusqu'à nous et l'on ne peut se défendre d'une indicible émotion à la pensée que là-bas, à quelques kilomètres, des populations éprouvées tournent leurs yeux de ce côté en attendant le moment de la délivrance prochaine.

En bas, nous visitons les gentilles maisonnettes construites par nos soldats et peu d'instants après nous entrons à Fallouèle dont on nous a signalé le château. Il apparaît devant nous avec sa grille arrachée et tordue, son parc anéanti, son toit et ses planchers effondrés, ses fenêtres enfoncées. Et voici ce qu'on nous raconte :

Cette propriété était habitée par la famille de C... Un jour des soldats allemands, font irruption dans le château. Seule à cet instant M^{me} de C... s'avance et reconnaît parmi eux son chauffeur d'avant-guerre. Elle se croit sauvée. Mais, au lieu d'arrêter ses camarades dans leur pillage, cet homme se répand en injures grossières. M. de C... rentrant à ce moment veut intervenir... Aussitôt pris, il est fusillé, pendant que M^{me} de C..., terrorisée, se réfugie au premier étage du château. L'un des bandits l'y rejoint et la précipite par la fenêtre.

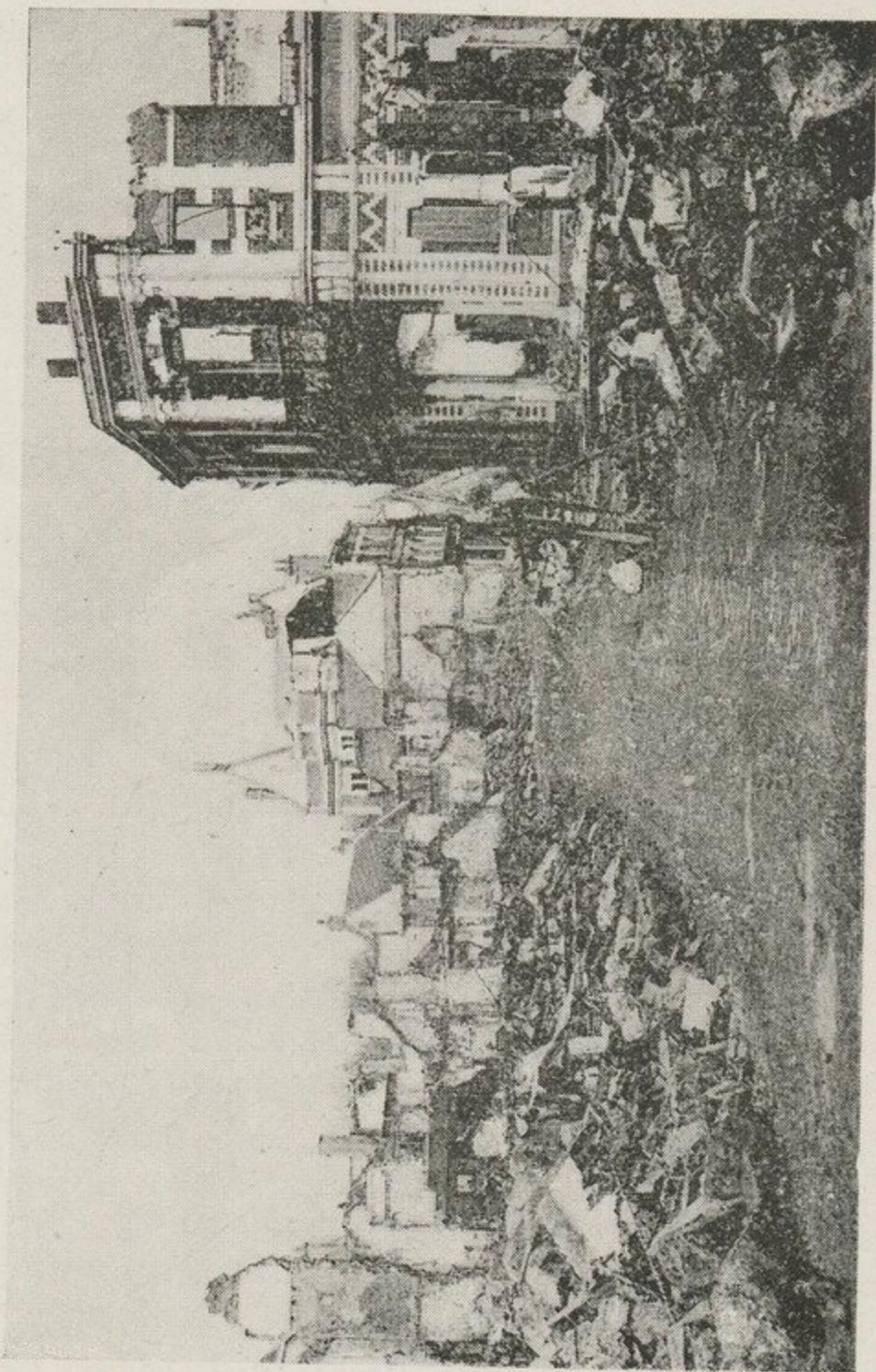
Avant Frières, près du bois l'Abbé, nous faisons la rencontre d'une batterie de 75 qui remonte du front.

Nos automobiles traversent rapidement Villequier, incendié et bombardé, et prennent la route de Chauný.

Etablie sur le flanc est d'un coteau, la route était visible des lignes allemandes, distantes de quatre ou cinq kilomètres, aussi l'a-t-on habilement camouflée. Sur de hauts poteaux, court un grillage ininterrompu, dans les mailles duquel sont passées de petites branches de sapin, des feuilles mortes, ou encore de longues herbes sèches, formant des écrans verts, bruns ou jaunes, en harmonie parfaite de couleur avec les terrains environnants et dissimulant le tracé de la route.

Le secteur est calme et nous arrivons sans encombre à Chauný, ville de 10.547 habitants, de l'arrondissement de Laon.

On nous avait prévenus. Nous savions trouver une ville morte, une cité fantôme, mais bouleversée, anéantie à ce point, non ! A voir ces semblants de maisons, ces étroits pans de murs bizarrement découpés, ces piliers marbrés de noir, ces rues désertiques, on se croirait dans quelque Pompéï récemment exhumée de ses cendres, bien plutôt



10. CHAUNY. — UNE RUE DYNAMITÉE.



que dans une ville moderne, naguère industrielle et riche.

On se regarde avec stupeur. Un cri de réprobation unanime sort de toutes les bouches. En cet endroit, il ne s'agit plus de dégagements répondant à une nécessité stratégique, ce ne sont plus seulement des ruines accumulées par l'action aveugle du bombardement ; c'est la dévastation réfléchie, c'est le pillage rendu obligatoire, c'est la destruction systématiquement et minutieusement organisée.

Dès le mois de janvier 1917, la kommandantur avait fait prendre la mesure des caves de toutes les maisons, afin de calculer la quantité d'explosifs nécessaire à la disparition de chacune d'elles. Quant vint l'heure de l'évacuation, avant de se replier, les Allemands, pendant trois jours et trois nuits, firent sauter la ville, à l'exception d'un seul quartier demeuré intact, tirant même sur les quelques femmes et les enfants qui s'étaient réfugiés là.

Les bornes-fontaines, les bordures en granit des trottoirs, avaient subsisté : les unes furent arrachées, les autres brisées à coups de masse.

Mais la fureur sauvage des démolisseurs semble s'être exercée avec plus d'acharnement encore sur les usines de polissage de glaces que possédait ici la Société de Saint-Gobain. Les ateliers immenses, l'outillage perfectionné qu'ils renfermaient, tout cela n'est plus qu'un effroyable amoncellement de choses sur lesquelles on ne saurait mettre un nom.

Dans les ruines que nous visitons, le spectacle est uniforme. Riches ou pauvres, humbles ou somptueux, les mobiliers quels qu'ils soient ont subi le même sort. Partout ce ne sont que verrières en menus morceaux, vasques brisées, marbres de cheminées fendus, tentures et rideaux arrachés, lustres et candélabres foulés aux pieds et tordus.

Voici l'emplacement qu'occupait la gare, elle aussi anéantie, bien entendu. Déjà une voie ferrée est rétablie, mais les avions sont venus repérer l'aiguillage et, la semaine dernière, les bombes et les obus ont recommencé à pleuvoir.

Notre mission comportant la visite de certaines localités de l'Oise, nous repartons en suivant la route qui passe par

Neuffieux et Marest. Là aussi, les beaux arbres qui formaient avenue ont été sciés au ras du sol.

Mais nous venons d'entrer dans le département de l'Oise et voici une destruction d'un nouveau genre. A notre droite, de nombreux pylones en ciment armé sont rompus au tiers de leur hauteur. On nous explique qu'ils supportaient des fils d'éclairage électrique et que les Allemands n'ont rien imaginé de mieux que de les briser à coups de canon par un tir d'enfilade.

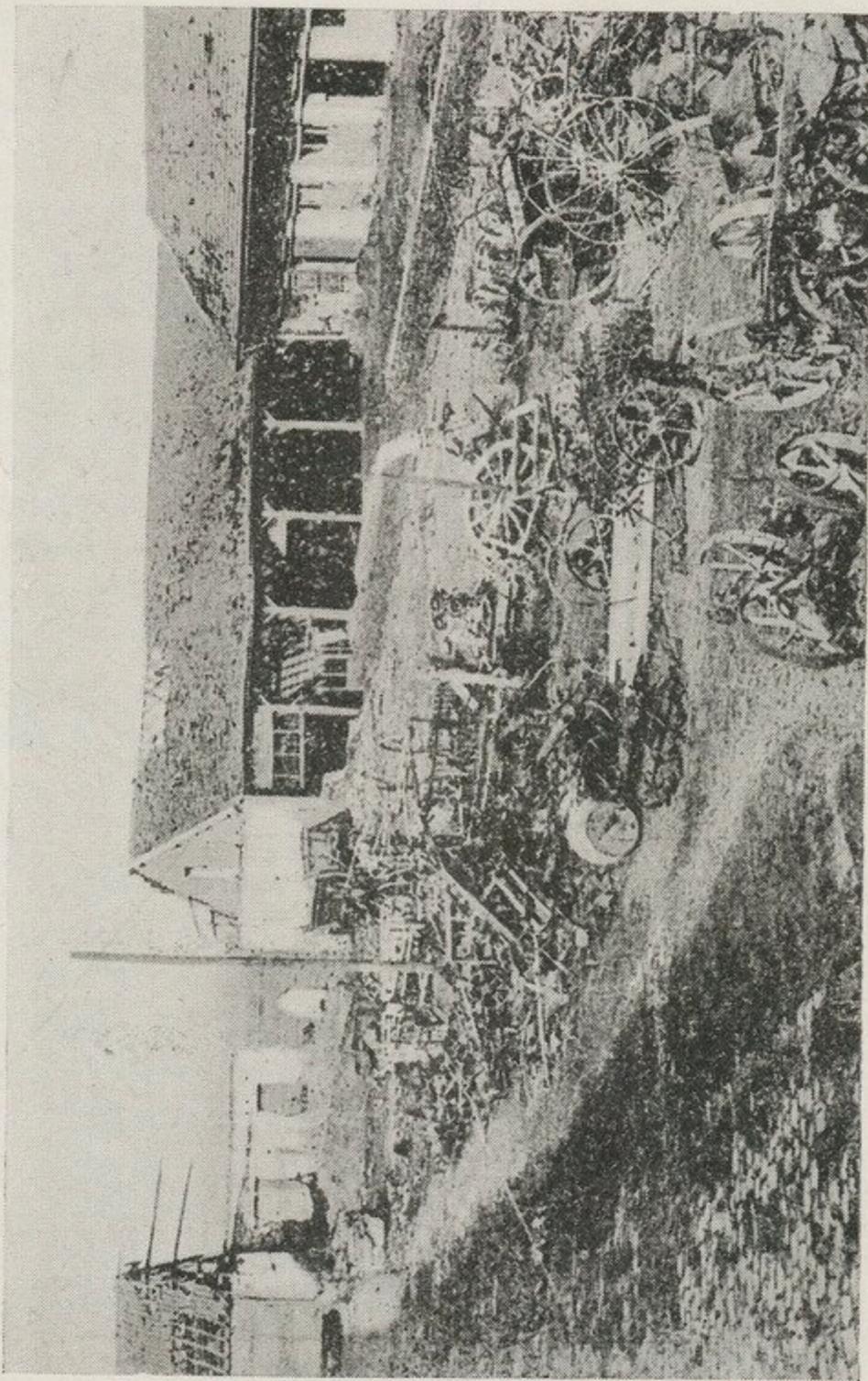
Après avoir relevé à Mondescourt, Babeuf, Salency et Mortincourt, les mêmes traces de dévastation, nous pénétrons dans Noyon.

Sauf à l'entrée de la ville, où un pont et quelques maisons adjacentes ont été dynamités, les autres immeubles sont intacts. Par contre la population eut à supporter de nombreux vols et des vexations quotidiennes.

En présence de l'officier chef de la kommandantur, agissant, prétendait-il, d'après des ordres reçus de Berlin, les coffres-forts de plusieurs banques, notamment ceux de la Société Générale, furent ouverts à l'aide de chalumeaux et vidés de leur contenu : numéraire, titres, effets de commerce, bijoux, argenterie, comptabilité, tout y passa. Les coffres furent ensuite détruits.

Comme à Ham, ce fut l'aveu cynique des mesures concertées en vue de mener la guerre aussi bien sur le terrain économique que militaire et de tarir les ressources du pays. Une commission d'officiers allemands ayant demandé au maire s'il avait à se plaindre de la conduite des troupes, celui-ci dénonça le pillage, les vols qui avaient été pratiqués. Parlant alors au nom de la Commission un officier, répondit : « Vous retardez, Monsieur le Maire. Ce n'est pas seulement à l'armée française que nous faisons la guerre, mais aux civils, à la France tout entière, aux femmes, aux enfants comme aux hommes. Rien de ce qui devra être fait dans le but de vous appauvrir, de vous ruiner, si c'est possible, ne pourra être reproché à notre armée. »

Les villages anéantis de Porquéricourt, Beaurains et Sermaize que nous rencontrons après Noyon, n'ont que trop senti les effets de cette menace.



11. ROYE. — MATÉRIEL AGRICOLE SACCAGÉ.



Nous approchons d'Avricourt sis aux confins d'un bois autour duquel se livrèrent les plus sanglants combats. Là existait aussi un château d'une grande valeur artistique, où le prince Eitel-Frédéric séjourna vers la fin de 1915 et dont il emporta les meubles les plus rares.

Pour se rendre dignes de leur prince, les soldats Allemands, dans la nuit du 13 au 14 mars 1917, anéantirent le château de fond en comble ainsi que la ferme attenante.

Notre retour définitif dans la Somme s'effectue par Roiglise. Jusqu'ici, nous n'avions rencontré dans le secteur, outre nos soldats français, que des Anglais, des Indo-Chinois, des Américains et des Hindous, nous voilà maintenant au milieu de nos braves troupes noires. Un peu partout se montrent des Marocains et des Sénégalais, cantonnés dans les maisons d'alentour.

Vingt minutes après, nos automobiles nous déposent à Roye, sur la place d'armes, dont la partie centrale, entourée d'une barrière, est interdite à la circulation. Une équipe du génie exécute des travaux d'approche dans le but de retrouver une mine, dont certains indices font craindre la présence à cet endroit. L'entonnoir d'une autre mine barre la rue de Paris.

Sur trente-sept communes que comprenait le canton de Roye, il n'en subsiste que trois.

Le 30 août 1914, la ville fut envahie par les troupes du général von Emmich. Durant l'occupation plusieurs civils furent fusillés. L'adjoint au maire, accusé d'une faute imaginaire, attendit pendant trois heures, placé au mur d'exécution, qu'on eût statué sur son sort.

Des sœurs de l'hospice, dont la supérieure, femme vénérable âgée de 90 ans, ayant dissimulé un blessé français, se virent condamnées en Conseil de guerre à des peines variant de 10 à 12 années de travaux forcés et furent emmenées en Allemagne.

La plupart des maisons de la place d'Armes sont détruites et l'église Saint-Pierre, remarquable monument du XIII^e siècle, a été bombardée.

L'heure tardive ne nous permet qu'un court stationnement à Roye. En toute hâte, nous nous dirigeons vers les villages

d'Andéchy, Damery et le Quesnoy-en-Santerre, autour desquels notre 4^e corps engagea de glorieuses batailles. Ce sont nos régiments de Normandie, sous les ordres du général Boëlle, qui reconquirent le Quesnoy, après un intense bombardement opéré par des 95 et des 120.

Bouchoir et Arvillers sont les dernières communes où nous passons. Une heure après, nous arrivions à Amiens, ayant effectué un parcours de 230 kilomètres dans ces régions désolées.

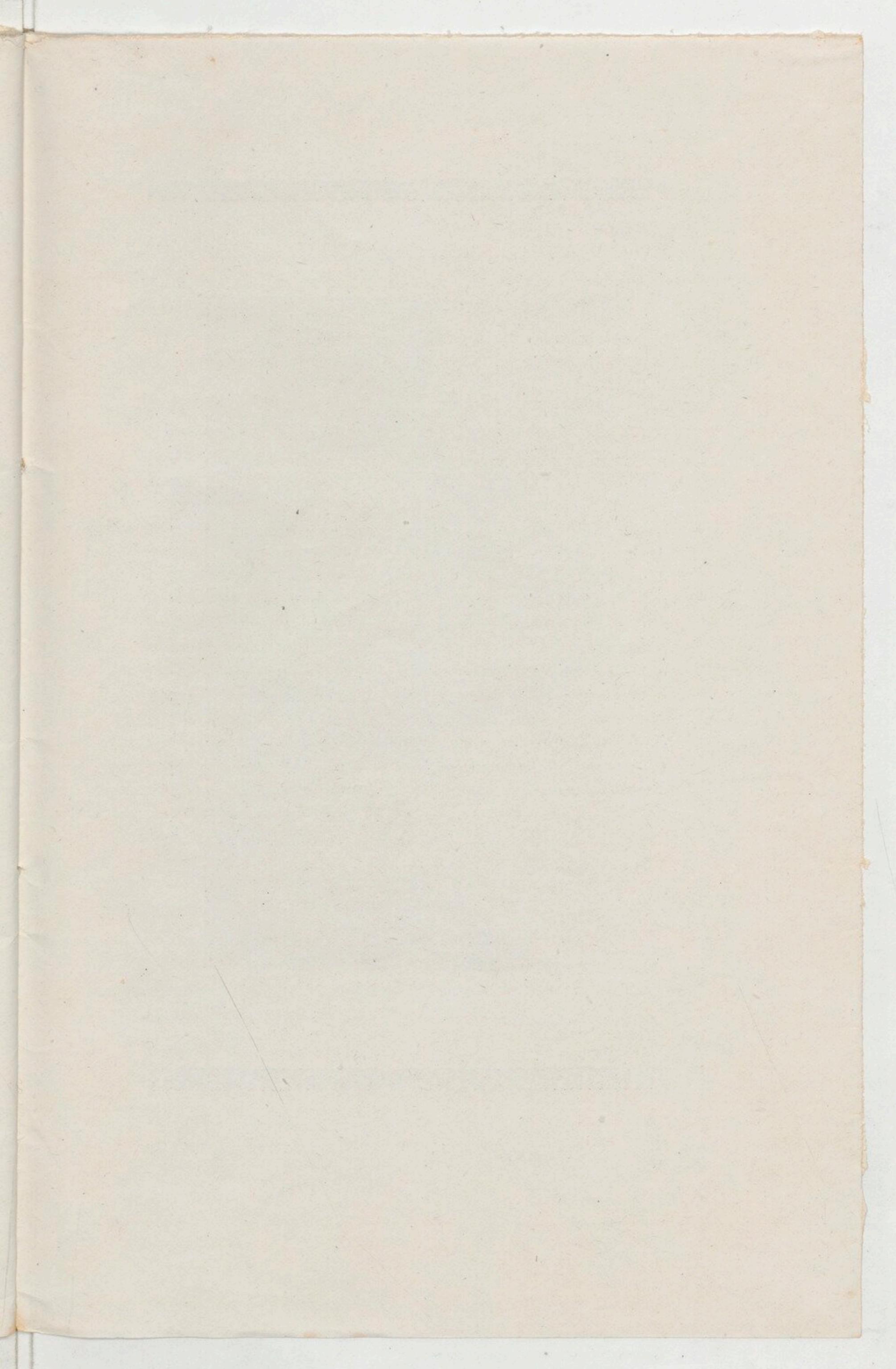
Le lendemain, à 9 heures du matin, les délégations se réunissaient à la Préfecture, sous la présidence de M. Moullé, préfet de la Somme.

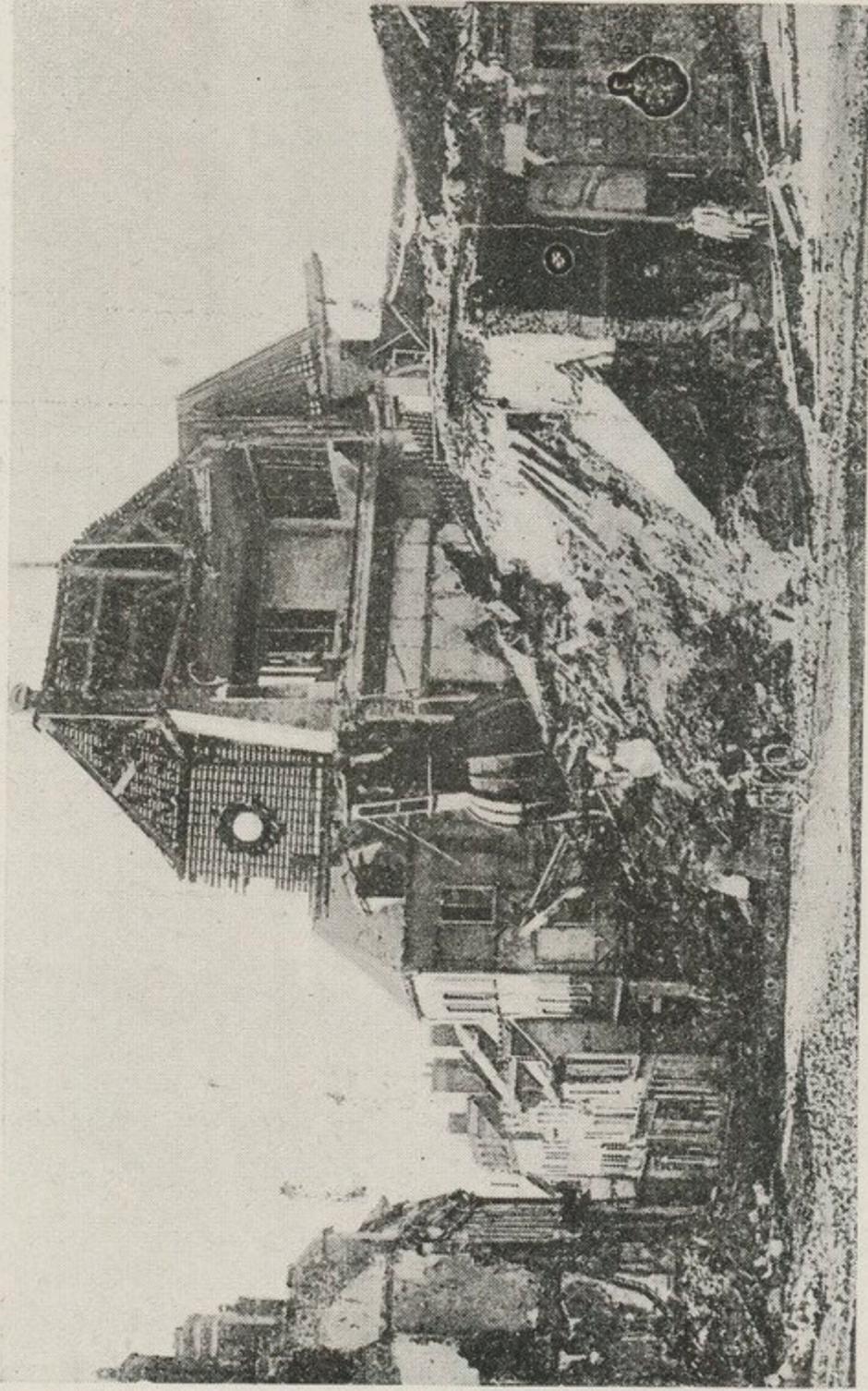
Après avoir fait l'historique des invasions allemandes en Picardie depuis un siècle, M. le Préfet demande aux délégués de se prononcer énergiquement afin que, dès la conclusion de la paix, des mesures soient prises pour organiser une défense efficace de nos frontières du nord et de l'est. Il rappelle les atrocités commises dans le département de la Somme, où plus de 22.000 maisons ont été détruites ; où les puits et les citernes ont été souillés, les établissements industriels anéantis, les arbres fruitiers coupés, les instruments agricoles enlevés ou détruits. M. le Préfet ajoute encore que l'ennemi s'est efforcé, avec une méthode implacable, de réduire les populations à la misère et au désespoir. Il termine en soumettant aux délégués le vœu suivant dont les termes sont adoptés à l'unanimité :

« Les délégations des Conseils généraux invitées par le
« Gouvernement à visiter les régions récemment reconquises
« du Nord, réunies à Amiens au retour de leur voyage de
« constatation,

« Témoignent aux populations martyres de leurs senti-
« ments de profonde sympathie et de solidarité effective ;
« elles adressent un hommage ému aux héros dont elles ont
« salué les tombes, elles envoient aux armées de la Répu-
« blique et aux armées alliées l'expression de leur reconnais-
« sance et de leur confiante admiration.

« Les délégués s'engagent à redire à leurs concitoyens.





12. ROYE. — L'HOTEL DE VILLE DYNAMITÉ.



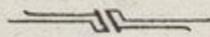
« l'horreur inspirée par le spectacle d'une aussi effroyable
« destruction systématique, et à leur bien faire partager
« les sentiments qu'ils éprouvent eux-mêmes de la néces-
« sité d'imposer à l'ennemi la réparation intégrale des ruines
« causées et des garanties efficaces de nature à préserver
« désormais la Patrie contre le retour possible de l'inva-
« sion criminelle. »

Ces paroles, Messieurs, résument, mieux que je n'aurais pu le faire, le but de notre mission.

Depuis qu'elle s'est accomplie, hélas ! de graves événements sont advenus et la Picardie, deux fois martyre, connaît de nouveau les horreurs de l'envahissement. N'en restons pas moins convaincus que bientôt sonnera l'heure des réparations, et envoyons à nos Armées valeureuses, l'expression de notre confiance indéfectible dans l'issue triomphante de la lutte qu'elles soutiennent, avec nos alliés, pour la défense du Droit, de la Justice et de la Liberté.

Le Rapporteur,

V. GUILLOCHIM.



Au moment où nous déposons ce rapport en séance du Conseil général, le 22 avril 1918, les troupes allemandes, par un effort désespéré, tentaient une nouvelle marche sur Paris. Pour la seconde fois, nos régions du Nord étaient envahies et des villes, relativement épargnées au cours des précédents combats, se voyaient, à leur tour, ruinées de fond en comble. Cette ruée marquait la dernière étape des hordes barbares, c'était le soubresaut final de la bête germanique aux abois. Le sol national est aujourd'hui libéré, la France

*a recouvré ses provinces perdues et l'Allemagne terrassée
implore sa pitié.*

*Français, souvenez-vous ! Souvenez-vous du sort qui vous
était réservé si l'ennemi avait réussi dans ses projets de con-
quête. Souvenez-vous de ses crimes, des pleurs qu'il a fait
couler, des tristesses et des deuils qu'il a semés partout. Sou-
venez-vous, enfin, de ceux qui sont morts pour sauver la Patrie,
de ceux qui ont héroïquement combattu pour maintenir son
honneur et faire respecter son indépendance.*

Décembre 1918.

